

## *Le Mystère de la chambre jaune* de Bruno Podalydès

Marie Claude Mirandette

---

Volume 22, numéro 3, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2004). Compte rendu de [*Le Mystère de la chambre jaune* de Bruno Podalydès]. *Ciné-Bulles*, 22(3), 55–57.

« mondialisation », « néolibéralisme » et « convergence » vous semblent devenus des concepts galvaudés, ils prennent maintenant, sous l'œil aiguisé de leur caméra, les allures de fléaux caractéristiques de notre époque malade de la grande peste économique. D'ailleurs, si la société actuelle souffre de ces maux comme un vieillard à la santé chancelante, les deux cinéastes poussent plus loin leurs comparaisons en établissant un véritable diagnostic psychiatrique des grandes corporations qui, en plus de donner l'illusion d'être au-dessus de tout soupçon, jouent à être des « personnes » quand la chose peut leur servir sur le plan légal.

Penchés sur le cas de ce patient aux poches bien remplies, mais qui refusera sûrement de payer le prix de la consultation, la journaliste Naomi Klein, le documentariste Michael Moore, l'économiste Milton Friedman et tant d'autres commentent le verdict posé par les cinéastes. Car cette personne incapable d'éprouver le moindre sentiment de culpabilité devant les ravages qu'elle cause à l'environnement, ainsi que sa propension à bafouer toutes les lois, sauf celles qui peuvent lui rapporter gros, montre les caractéristiques d'un véritable psychopathe. Avant, ils se nommaient Jack L'Éventreur ou Henry Lee Lucas; aujourd'hui, question d'être dans le vent et de frapper l'imagination, ils optent pour des noms plus courts : Gap, Monsanto, Shell, IBM, Nike, etc.

Leurs sigles, leurs produits et leurs campagnes publicitaires sont bien connus; leurs méthodes de persuasion tyranniques, leur rapacité, l'hypocrisie de leurs dirigeants et la voracité de leurs actionnaires le sont un peu moins... Et c'est ici que les cinéastes font preuve d'une limpidité remarquable, surtout grâce à un montage fébrile intercalant images d'archives et d'actualités qui viennent confirmer ou contredire les propos des personnalités interrogées. De la chaîne de télévision américaine Fox discréditant deux de ses journalistes qui enquêtent sur les pratiques douteuses de Monsanto, également un gros acheteur de publicité, à la multinationale Bechtel dont les ambitions de privatisation de l'eau en Bolivie sont contrecarrées par des manifestants déterminés, les exemples d'arrogance et d'irresponsabilité ne manquent pas.

Au-delà de la colère propre au mouvement altermondialiste, Mark Achbar et Jennifer Abbott proposent une démarche pédagogique pas entièrement négative, présentant aussi des

personnes et des multinationales qui vont au-delà des vœux pieux. Ray Anderson, président de la compagnie Interface, apparaît peut-être bien seul en proclamant sa récente, et très tardive, conversion écologique mais sa présence témoigne aussi d'une volonté réelle de la part des cinéastes de ne pas démoniser le monde capitaliste... à tout prix. Les cyniques diront qu'Anderson trouve là un bon moyen de soigner son image corporative mais pouvait-il se douter que **The Corporation** deviendrait un véritable succès populaire, le film canadien-anglais ayant connu les meilleures recettes aux guichets cette année, dépassant largement au pays le cap du million de dollars?

Les multinationales ont souvent regardé de haut ces documentaristes fauchés qui tentaient de remettre leurs pouvoirs en question. **The Corporation**, tout comme **Super Size Me** de Morgan Spurlock qui attaque la mauvaise foi, et la bien mauvaise bouffe, de McDonald's, font maintenant trembler les fabricants d'images trompeuses et les rois du marketing assommant. Le public est au rendez-vous, mais à la fin de la projection, c'est à lui de prouver que sa capacité d'action est aussi grande, sinon plus, que son indignation. ■

## Le Mystère de la chambre jaune

de Bruno Podalydès

par Marie Claude Mirandette

**M**ais qui a donc tenté d'assassiner mademoiselle Mathilde (Sabine Azéma) dans la chambre jaune jouxtant le laboratoire aménagé dans le petit pavillon du château du Glandier? Et surtout, comment le meurtrier est-il parvenu à se volatiliser après son méfait sans que personne ne l'aperçoive? Le professeur Stangerson (Michael Lonsdale) est pourtant formel : la pièce était close, verrouillée depuis l'intérieur.



Jean-Noël Brouté  
et Denis Podalydès  
dans *Le Mystère  
de la chambre jaune*

## **Le Mystère de la chambre jaune**

35 mm / coul. / 118 min /  
2003 / Belgique-France

**Réal.** : Bruno Podalydès  
**Scén.** : Bruno Podalydès,  
d'après le roman  
de Gaston Leroux  
**Image** : Christophe  
Beaucarne  
**Mus.** : Philippe Sarde  
**Mont.** : Hervé De Luze  
**Prod.** : Why Not  
Productions  
**Dist.** : Christal Films  
**Int.** : Denis Podalydès,  
Jean-Noël Brouté, Pierre  
Arditi, Sabine Azéma,  
Olivier Gourmet, Claude  
Rich, Julos Beaucarne

Tout cela est bien mystérieux et c'est pour tenter de faire la lumière sur cette étrange affaire que l'on a dépêché le juge de Marquet (Claude Rich) et son greffier. Dans le train qui les mène au château des Stangerson voyage un jeune reporter du journal *L'Époque*, Joseph Rouletabille (Denis Podalydès), accompagné de son collègue photographe, Sainclair (Jean-Noël Brouté). Et c'est en abordant le problème « par le bon bout de sa raison » que l'arrogant journaliste entend résoudre l'énigme et doubler tout le monde au fil d'arrivée, même le célèbre inspecteur Frédéric Larsan (Pierre Arditi) qui a pourtant précédé tout le monde sur les lieux du crime. Les amateurs de romans à intrigue connaissent déjà le dénouement de cette célèbre histoire que le respect du genre ne permet pas de dévoiler ici...

**Le Mystère de la chambre jaune** s'éloigne sensiblement du roman de Gaston Leroux dont il s'inspire et c'est bien ainsi; Bruno Podalydès n'a pas cherché à l'adapter trop littéralement et les écarts opérés servent habilement le scénario : le comparse de Rouletabille, Sainclair, est nettement plus jeune et s'est métamorphosé en

photographe (dans le roman, il était avocat), ce qui permet à la magie du tandem d'acteurs Podalydès/Brouté (**Dieu seul me voit**) d'opérer à nouveau. Pour donner la réplique à ce sympathique duo, le réalisateur a eu recours à un autre célèbre couple du cinéma français : Azéma et Arditi. Et même si tout ce beau monde a largement dépassé l'âge des personnages qu'ils interprètent, on oublie ce détail dès lors que l'on accepte de laisser la chance à ce petit film sans prétention d'opérer son charme.

De l'histoire originelle, Podalydès n'a retenu que l'essentiel, éliminant les nombreuses intrigues périphériques et la multiplicité des lieux instaurés par Leroux. Il ne reste en fait que les trois principaux « mystères » se déroulant dans l'enceinte même du château : celui de la chambre jaune du pavillon, celui de la galerie du château et celui de la cour fermée. Ces choix confèrent au film une unité de lieu le rapprochant du huis clos classique, resserrant ainsi la structure un peu lâche du roman de Leroux, d'abord paru sous forme de feuilleton. De même, l'action se déroule-t-elle au cours

des années 1930, alors que le roman originel la situe en 1892, procurant ainsi un caractère nettement plus moderne au récit. Il y a un je-ne-sais-quoi de Magritte dans certains « tableaux » et un côté cartes postales anciennes dans ces paysages et ce château qui sied bien à l'intrigue.

Malgré toutes ces latitudes, Podalydès est parvenu à conserver l'esprit du genre — une intrigue policière à énigme de type *Whodunit* — en y amalgamant des éléments loufoques (chassé-croisé de type comédie de situation), une esthétique très bédé (Rouletabille affiche des allures du célèbre Tintin) ainsi qu'un côté vieux film muet (notamment dans la gestuelle d'Azéma). L'esthétique générale, portée par les mécanismes automatisés de Fabien, par les intertitres à l'ancienne et par l'aspect suranné des dialogues d'une exquise désuétude confèrent au film un caractère vieillot qui fait sourire. Et qui permet de transformer cette énigme policière en une comédie inventive, boulevardière et bon enfant où le sympathique l'emporte sur le vraisemblable. Un film populaire et intelligent, sans prétention, dont on attend bientôt la suite, **Le Parfum de la dame en noir**. ■

## Super Size Me

de Morgan Spurlock

par Jean-Philippe Gravel

**I**nterpellé par la défaite en cour de deux personnes qui avaient tenté de tenir McDonald's responsable de leur obésité, Morgan Spurlock décide de se livrer, devant caméra, à une expérience-limite. Se nourrissant, un mois durant, exclusivement des menus offerts dans la plus grande chaîne de restauration rapide au monde, il entreprend de devenir la preuve vivante des méfaits de la « malbouffe ». Suivis de près par une poignée de spécialistes, les résultats seront plus accablants que prévu : augmentation alarmante de la pression sanguine, symptômes de dépression, intoxication du foie, douleurs à la poitrine, etc. Tandis que sa petite amie s'inquiète de sa libido vacillante,



### Super Size Me

35 mm / coul. / 96 min /  
2004 / doc. / États-Unis

**Réal. et scén.** : Morgan Spurlock

**Image** : Scott Ambrozy  
**Mus.** : Steve Horowitz,  
Michael Parrish  
et Doug Ray

**Mont.** : Stela Georgieva  
et Julie Bob Lombardi

**Prod.** : J. R. Morley  
et Heather M. Winters  
**Dist.** : Vivafilm